

tés qui s'imposent. Trois points me paraissent essentiels.

Le premier est que l'égalité territoriale, c'est d'abord une condition de l'égalité des citoyens ; en ce sens, cela peut paraître paradoxal pour un délégué à l'Aménagement du territoire, nous devons d'abord penser aux besoins et aux pratiques des individus, et comprendre ce qui motive leur mobilité sociale, résidentielle et professionnelle. Le repeuplement, depuis plus d'une décennie, des campagnes est une bonne nouvelle ; en même temps, il pose de redoutables problèmes de présence des services et de niveau d'équipement. Nous devons trouver des solutions nouvelles, comme c'est le cas avec les maisons de santé et de services publics. Nous devons aussi faire plus confiance aux capacités d'initiative et d'organisation des habitants eux-mêmes. Mais il est clair que l'État a une responsabilité de premier rang : il lui revient de garantir à chacun l'accès à des services de qualité, ce qui inclut l'accès à la mobilité et au numérique, de façon que leur localisation ne constitue pas une rupture d'égalité entre les individus. Le deuxième point est que notre conception de l'égalité territoriale s'inscrit plutôt dans une perspective de "montée en capacité" des territoires, de façon que chaque territoire, pourvu qu'il ait une certaine consistance humaine et économique, puisse disposer des moyens de développer son potentiel et de diversifier son modèle de développement. Ici, la question de l'ingénierie territoriale et de la façon dont les territoires de projet (comme les pays) s'articulent avec les intercommunalités devient décisive, notamment dans les milieux peu denses. Dans une certaine mesure, c'est une forme d'égalité des "chances" de développement différencié que nous devons garantir, notamment en assurant une juste répartition des capacités de diagnostic, de prospective, d'animation et de montage de projet. Les élus jouent un rôle essentiel dans ces démarches, mais ils doivent pouvoir puiser dans un vivier de compétences pour mener leurs projets à terme.

Le troisième point consiste dans le fait que l'égalité entre territoires ne peut pas se résumer à une comparaison de l'euro dépensé par habitant (ou par hectare). Non seulement les territoires sont tous singuliers, mais encore, par rapport à la collectivité nationale et par rapport aux trajectoires des individus, les territoires jouent des rôles différents : certains, comme les métropoles, sont mieux dotés, en raison de leur densité, pour jouer un rôle moteur en matière de production, de formation, de recherche et d'échanges avec le reste du monde ; d'autres territoires ont une vocation plutôt résidentielle, même si cette fonction doit être complétée par des activités apportant de la valeur ajoutée ; enfin, les espaces peu denses, plus ruraux s'ils ne sont plus seulement agricoles, développent de nouvelles fonctions, y compris productives, en jouant des avantages spécifiques de la faible densité. C'est donc vers des formes de complémentarité et de réciprocité que nous devons aller : encourager les solidarités

horizontales entre territoires différents dont l'alliance peut produire des résultats plus efficaces que la simple juxtaposition des revendications d'égalité.

Mobilisation, réseau, coalition d'acteurs, montée en capacité... L'ère des "grands desseins" qui avaient fondé l'aménagement du territoire en France est-elle définitivement révolue ?

Les grands desseins ont été une réponse à une période de croissance rapide, où les besoins d'équipement étaient criants après une période de stagnation, voire de régression avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces grands desseins correspondaient à une représentation de l'aménagement du territoire procédant d'un seul point de vue, celui de la division spatiale du travail entre l'Île-de-France, les aires métropolitaines, les métropoles d'équilibre, les villes moyennes et l'espace rural. Toutes ces catégories de territoires se sont trouvées mobilisées comme autant d'unités spécialisées au service d'un projet national. Cette période n'est plus, dans la mesure où aucune institution, même l'État, ne peut plus se permettre de dicter sa place aux autres territoires. L'État joue un rôle d'animateur – il propose des représentations, des analyses, des lectures à différentes échelles – et d'initiateur – en portant des projets de niveau national auxquels il invite les acteurs territoriaux à contribuer. Mais il doit également – avant tout peut-être – être le stratège et le coordonnateur qui, fort d'une vision d'ensemble et de long terme, garantit l'intérêt général et préserve la cohésion territoriale nationale. L'exercice de cette responsabilité a évidemment changé : la place de chaque territoire dépend autant, voire plus, de sa volonté et de sa dynamique propre que de décisions de l'État. Cette évolution vers des territoires contributeurs répond certes à la fin d'une période de finances publiques fastes. Elle correspond aussi à un stade de maturité de la décentralisation : les territoires ne sont plus seulement comptables pour eux-mêmes mais aussi vis-à-vis des autres territoires, dont évidemment le territoire national. On le voit avec les enjeux énergétiques. Il est souhaitable que chaque territoire recherche les moyens d'un bilan énergétique plus économique, plus autonome et plus durable ; mais ces démarches ne peuvent se dérouler indépendamment les unes des autres, sous peine de rupture de solidarité et de déséquilibres plus importants encore. C'est d'ailleurs là une définition possible de l'égalité territoriale : le délicat équilibre, qui reste encore largement à inventer, entre autonomie et solidarité. Il ne s'agirait donc pas tant pour l'aménagement du territoire de renoncer aux grands desseins que de changer et leur objet, et la manière de les concevoir et de les mettre en œuvre. | **Propos recueillis par Philippe Estèbe**

Scénarios prospectifs : trois faux amis et un enterrement

Par Martin Vanier

Faites l'expérience : engagez une discussion prospective avec un élu, un technicien ou un citoyen, il y a peu de chances que vous échappiez à l'enchaînement des trois figures obligatoires que sont le scénario du fil de l'eau, le scénario de l'inacceptable et le scénario idéal. Autant de scénarios conventionnels qui sont censés conduire à la quintessence de l'anticipation : le scénario volontaire. Ainsi, la prospective a ses routines, qui n'ont pas grand-chose à voir avec les chemins du futur. Essayons de la libérer des premières, pour mieux la remettre sur les seconds.

Le "fil de l'eau"

La vie est un long fleuve tranquille, c'est bien connu, surtout des noyés. Voici d'abord le scénario de la noyade lente dans la routine, puisque le fil de l'eau, c'est "si l'on ne fait rien". Entendez si l'on ne fait rien d'autre que ce qu'on ne fait déjà, et qui dessinerait le "tendanciel". Que l'action humaine soit, chaque jour, un formidable enchevêtrement de tendanciels multiples, d'intérêts différents, de contradictions manifestes, de volontés croisées, d'al-

liances occultes, de rétroactions inattendues, d'irrationalités cumulées et de routines propres à chaque organisation semble ne déranger en rien l'opinion concernant ce tendanciel : il y aurait, malgré tout, un scénario du fil de l'eau, racontant le futur inscrit dans les tendances du présent, comme l'eau dévale la pente. Pour dire quoi ? Aujourd'hui ceci, qui trahit l'angoisse collective de sociétés vieillissantes : le fil de l'eau conduit à la catastrophe ; le futur n'est que le prolongement morbide du présent ; "si l'on ne fait rien", on va dans le mur ! Au bout du compte, non seulement le scénario du fil de l'eau ruine l'idée même de prospective en dessinant le futur comme prolongement inerte du présent, mais il colporte aussi une lecture du présent particulièrement pernicieuse, faite de négation des divergences d'intérêts, d'édulcoration des luttes et de désresponsabilisation des acteurs, le tout emballé dans une sourde culpabilisation collective : attention, sociétés à vau-l'eau !

L'intérêt prospectif du scénario du fil de l'eau ne peut pas être de rappeler les tendances : toute la prospective est



Bénard / Ansis.fr

fondée sur l'hypothèse que le prolongement tendanciel ne permet pas l'exercice de l'anticipation, contrairement à son évidence néopositiviste. Son véritable intérêt est d'exprimer, à un moment donné, les angoisses dans lesquelles baigne une société : "Toutes les prévisions se trompent, c'est l'une des rares certitudes qui a été donnée à l'homme. Mais si elles se trompent, elles disent vrai sur ceux qui les énoncent, non pas sur leur avenir, mais sur leur temps présent" /1.

L' "inacceptable"

Il est vrai que le fil de l'eau s'appuie sur un respectable ancêtre datarien : le fameux scénario de l'inacceptable de 1971. Fruit d'un travail expert solidement modélisé, ce scénario décrit assez bien... la France d'aujourd'hui, au moins au plan de l'évolution de l'occupation du territoire. Que la France de 2012 présente trop de situations sociales, territoriales, environnementales inacceptables – au sens où l'on peut souhaiter les modifier –, cela va de soi. Mais que ces situations soient le produit d'évolutions complexes, où le bon grain côtoie l'ivraie, les progrès liés aux regrets, réalité non manichéenne dont chacun a fait, ces quarante dernières années, ni plus ni moins sa vie personnelle, il est sans doute juste de se le rappeler à chaque fois que l'inacceptable fait son come-back prospectif.

Alors pourquoi se raconter encore le scénario noir, celui qui cumulerait toutes les catastrophes, climatique, énergétique, économique, financière, démographique, sanitaire, géopolitique, etc. ? Parce qu'elles vont ensemble dans la crise systémique qui enfle, répondent en chœur les nouveaux millénaristes qui ne voient qu'un seul futur probable : l'inacceptable fil de l'eau qui conduit au chaos. Reconnaissons-leur la constance du raisonnement. Mais admettons *ipso facto* avec eux qu'il ne laisse aucune place à la prospective. Le récit des futuribles perd son pluralisme, et il n'y a plus à tergiverser : il faut nous sauver du futur qui s'annonce si fatal.

Fin de la prospective en tant que posture exploratoire, qu'intelligence des situations frémissantes, qu'aide au pilotage dans un monde incertain. Le scénario du fil de l'eau lessivait la prospective, celui de l'inacceptable l'achève en l'essorant.

L' "idéal"

Reste le séchage, au vent de l'idéal. L'idéal, c'est ce qu'on n'aura pas, mais qui fait passer un peu d'air frais. On ne peut tout de même pas que se martyriser avec ce présent au fil de l'eau, et ce futur inacceptable qui le prolonge. Il faut souffler un peu. C'est le rôle du scénario de l'idéal. Relâchez-vous ; pensez au meilleur ; dites ce que vous voyez ; laissez-vous aller... non, pas au fil de l'eau ! On recommence : un peu de concentration pour l'idéal, de toute façon on ne va pas s'attarder, on a un scénario stratégique à adopter, et celui-là devra faire avec le réel.

Ainsi va une certaine prospective : fil de l'eau, eau froide (l'inacceptable), eau chaude (l'idéal), eau tiède (le scénario stratégique, choisi entre les deux). Beaucoup de clapotis pour rien. Sinon une victime, noyée dans ce dévoiement : la prospective elle-même, lorsqu'elle est résumée à ce triste exercice.

Il faut, désormais, tenir loin de la prospective les trois faux amis qui travaillent à son enterrement. Dire et répéter que la prospective n'est pas tout entière dans la fabrique des scénarios, lesquels n'ont de vertu prospective que lorsqu'ils bouleversent, avec quelque fondement, l'ordre des représentations qui encadrent le présent – à l'inverse du fil de l'eau, donc. S'extraire de la noirceur contemporaine qui voudrait que seules la peur du futur (inacceptable) et l'amertume du présent (au fil de l'eau) soient les moteurs de l'anticipation. Et redonner à l'acte stratégique la noblesse de décision à laquelle une véritable réflexion prospective peut l'inviter en le mettant devant la pluralité des futurs possibles, y compris les plus momentanément improbables.

Si chacun de ces futurs n'est pas tissé de ses contradictions, de ses parts mêlées de routines, d'erreurs inacceptables aux origines pleines de bonne volonté, d'idéaux méconnaissables mais malgré tout performatifs, c'est qu'il n'est, pour ainsi dire, pas vrai, et qu'il ne mérite pas notre attention d'anticipation collective. Dans un monde sous l'empire du présent, raconter des histoires de futur est un moment précieux. Mais si les histoires sont simplistes, entre fable et cauchemar, alors l'affaire tourne à la farce. L'avenir mérite mieux que ces trois faux amis. |

M. V.



1/
Milan Kundera,
L'ignorance, Gallimard,
2003.

Pour une prospective de la vie, de l'advenir et de l'impossible

Par Olivier Frérot, ancien directeur de l'Agence d'urbanisme de Lyon.

L'existence est l'expérience : elle ne fait pas autre chose, dégagee du but, du projet, de la volonté, que s'exposer à l'imprévisible, à l'inouï de son propre événement (Jean-Luc Nancy).

Exister, ça n'arrive pas tous les jours (Henri Maldiney). Afin d'appréhender ce qui advient, il faut chercher du côté des penseurs de l'émergence, de l'événement, de l'avènement, du survenir, de l'indicible, de l'impossible, de la fulgurance, de la discontinuité, de la dissymétrie, de l'intermittence, de la singularité, de l'inquiétude, de l'étonnement, de l'inconnu, de l'inattendu, de la fragilité, du tremblement, de l'inachevé, de l'ambiguïté, du cheminement, de l'entre, de la faille, du flux, de la relation, de la vie, de l'existence...

L'existence, une *réalité inobjective* (Henri Maldiney). L'existence n'est pas du côté de la substance, stable, mais du côté de l'acte, inattendu. *Dire "je suis", c'est dire "je veux, je meus, je fais"* (Paul Ricœur, citant Pierre Maine de Biran). C'est dire aussi, je reçois, je suis traversé, transpercé par une *soudaine morsure de la réalité*.

Nous faisons des plans, rêvons si ravis / Du but tout proche – et soudain, soudain brille / L'éclair qui tombe et nous ouvre les yeux (Friedrich Hölderlin).

Platon et Aristote nous disent déjà qu'au commencement de toute philosophie se trouve le saisissement de l'étonnement. Et Søren Kierkegaard, que c'est au contraire le désespoir, car l'existence s'éprouve en touchant à son fond, rejoignant Eschyle et son célèbre *pathei mathos*, la connaissance par l'épreuve, l'épreuve originare et inconnue, le sentir premier qui déchire, l'encore-impuissance de la pensée.

Dans tous les cas, c'est la surprise, l'inouï, l'épreuve de la présence et de l'avènement.

C'est l'inconnu qui nous mène, qui nous domine. Il rend la pensée passionnante parce que par notre inconnu, nous allons à la découverte de nous-mêmes (Henri Meschonnic). Pour un penseur, *l'inattendu, c'est une condition de travail. Le philosophe écrit toujours pour donner la vie, pour libérer la vie là où elle est emprisonnée, pour tracer des lignes de fuite* (Gilles Deleuze). Pour le poète, *la vie n'en finit pas de commencer, ici et maintenant, chaque minute, la vie n'en finit pas d'être possible – et le livre s'efface, douloureusement impossible devant tant de possibles* (Bernard Noël).

Friedrich Nietzsche avait franchi, par un coup de force, les barrières de la philosophie de l'Être et ouvert la voie en disant que *l'homme est l'animal qui n'est pas encore déterminé, qu'il est en quelque sorte un embryon de l'homme de l'avenir [...]; non pas une fin, mais seulement un chemin, un incident, un pont, une grande promesse*. Et pour Michel Serres, *qu'y a-t-il d'intéressant ? L'advenue. La naissance. L'écart. Le surgissement. La sortie de l'agonie*.

Ex-isterions nous sans l'inquiétude ?

Et sans le détail, si infime et imprévu soit-il, par où fulgure le jaillissement ?

Rien qu'un détail dans l'immense peuplement des choses provoque cet infinitésimal suspens : le cri de la buse qui raye le ciel gris (Gérard Granel). *Car tout ce qui est décisif arrive furtivement* (Jean-Louis Chrétien).

Il nous faut penser non pas ce qui se répète, non pas les régularités, comme nous le faisons en général avec les expériences scientifiques et les exercices de planification, et dont se nourrit l'idéologie du marché et de la marchandise, mais ce qui n'arrive qu'une seule et unique fois, *l'imprévisible rien qui change tout* (Henri Bergson), les événements, petits ou grands, les actes qui échappent à notre explication, compréhension ou raison, de par leur gratuité ou leur non-rationalité. *Il faut montrer que ce qui ne se répète pas est un phénomène plus élevé que le sériel* (Peter Sloterdijk).

Mais la société marchande est axée sur la reproduction d'objets en série, et aujourd'hui c'est l'humain qui est visé, alors que *ce qui définit l'homme, c'est qu'il ne se produit pas en série*, affirme le philosophe contemporain Jean-Claude Milner. Il précise : *il y a une responsabilité générale qui concerne tout le monde, celle de résister à la mise en série par la pression du système marchand, qui est à peu près indistinguable aujourd'hui du système technique. Ils se confondent*.

L'ex-ception, étymologiquement *ex-capere*, est prise dehors, elle n'est pas ex-clue, mais elle est à penser comme une inclusion d'exclusion.

Il existe des exceptions. Si l'on ne peut les expliquer, on ne peut davantage expliquer le général [...]. L'exception pense le général avec l'énergie de la passion (Søren Kierkegaard). Et Benjamin Fondane, disciple de Léon Chestov, approfondissant Kierkegaard : *La sagesse, la philosophie ne tra-*